

LE GRAND JEU

Elena Tchijova

LE GRAND JEU

*Traduit du russe
par Marianne Gourg-Antuszewicz*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Du même auteur

Le Temps des femmes (Noir sur Blanc, 2014)

La Planète des champignons (Noir sur Blanc, 2018)

Titre original : *Povelitel' vechtcheï*

Copyright © Elena Chizhova
Agreement by www.nibbe-literary-agency.com

© 2024, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88983-043-5

Cette étrange histoire commença en 201..., de bonne heure, par un sombre matin de mars balayé de vents mauvais, déchaînés comme de véritables vandales. En pareils jours, dès l'aube, vous avez la migraine, et des pensées insolites s'accumulent entre vos tempes. Vous allez, pensant : qui sommes-nous ? Des courlis à la queue mouillée dont le destin est d'arpenter sans fin cet espace, le plus prémédité au monde, dostoïevskien, etc., etc.¹ ? Ou des descendants et des héritiers ? Qu'on gratte n'importe lequel d'entre nous et l'on trouvera non point un Tatar², ni même un moujik rossé dans l'étable par une maîtresse despotique³, mais Lui en Personne⁴, Son Altesse toute-puissante, navigateur et bâtisseur, souverain de la Grande

1. Dostoïevski qualifia Saint-Pétersbourg de « ville la plus préméditée au monde » dans le roman *L'Adolescent*. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Allusion au « joug tatar » (1237-1480), période où la Rus' se trouva sous la domination des khans tatars de la Horde d'Or.

3. Allusion aux excès du servage.

4. Il s'agit de Pierre le Grand, qui entreprit d'« européeniser » la Russie d'une façon volontariste et autoritaire. Saint-Pétersbourg, sa capitale, édifiée sur des marais au prix de très nombreuses vies, fut conçue comme « une fenêtre sur l'Europe ». Les réformes de Pierre entérinèrent le fossé entre des élites européanisées et un « peuple » ignorant, superstitieux, à moitié païen et hostile à un Occident perçu comme diabolique.

Russie, de la Petite, de la Blanche, etc., etc., maudit pour les siècles des siècles par la tsarine Eudoxie⁵. Et nous, Ses obscurs descendants de la douzième génération, devons porter cette malédiction...

5. Née Lopoukhine, elle fut la première épouse de Pierre le Grand et la mère de son fils Alexis Petrovitch. Pierre divorça d'elle et l'envoya dans un couvent. Au centre de l'opposition aux réformes de Pierre, elle fut emprisonnée au monastère de Souzdal puis au monastère de la Dormition à Staraja Ladoga.

1

En ce morose matin de mars, une femme fort éloignée de la première jeunesse (du reste, sa doudoune chinoise verte achetée au marché dans les années 1990 aurait vieilli n'importe qui), dénommée Anna Petrovna, pénétra dans le hall du centre commercial sis au rez-de-chaussée d'un immeuble et se dirigea vers le comptoir des gardiens ; en même temps que les clés des bureaux, les mains du préposé lui transmirent, contre toute attente, une nouvelle qu'elle ressentit comme sienne, lui appartenant en propre. Elle en éprouva un afflux de bonheur depuis longtemps oublié, comme si ce n'était pas le destin de son immense pays, mais son petit destin à elle – sarment de vigne vierge desséché – qui avait soudain repris vie et vu éclore à son sommet un bourgeon, promesse de joie et de clarté, toutes choses qui depuis longtemps n'existaient absolument plus pour elle.

Détail à première vue sans importance, le messager du destin n'avait pas été Pal Palytch, remuant boute-en-train, pas plus qu'Ignati Maksimytsch, gros homme essoufflé, mais l'imposant Piotr Fiodorytch. Elle connaissait les noms et les visages de tous les gardiens du rez-de-chaussée, mais il était le seul à lui inspirer une sorte de crainte. Et ce n'est qu'arrivée au cagibi où elle rangeait ses vêtements de travail, son aspirateur laveur et une réserve de chiffons propres qu'Anna Petrovna comprit.

C'était précisément ce vieux lieutenant-colonel de réserve qui, certains jours, ne daignait même pas se fendre d'un « b'jour », lui et pas un autre, qui avait pu lui faire un sourire à s'en décrocher les mâchoires en laissant tomber deux mots brefs⁶ dont, en raison de sa distraction matinale, le sens véritable n'était parvenu jusqu'à sa conscience que lorsque, par un mouvement de ses sourcils touffus, il lui avait désigné le poste de télévision qui marmonnait dans un coin, tout au fond de la loge.

Toujours sous l'impression de ce sourire bourru et du mouvement de sourcils qui avait suivi, elle décrocha sa blouse de travail noire, mais, au lieu de la mettre, elle s'assit, les mains croisées sur les genoux, sans remarquer – pour la première fois depuis de longs mois – combien elles étaient flétries, fanées, couvertes de fines ridules fendillées. Sa petite maman aimait répéter : « Rien ne trahit une femme comme ses mains. » Les derniers temps, quand elle entrait dans la chambre de sa mère, Anna se cachait les mains dans sa poche ou sous son tablier pour ne pas se trahir par une question muette : « Qu'est-ce que je deviendrai quand maman sera morte ? »

Cette question l'avait brûlée pour la première fois l'automne dernier quand elle s'était réveillée en pleine nuit et qu'il lui avait soudain semblé – dans les ténèbres, entre sommeil et réalité – qu'elle n'était pas couchée dans son lit, mais qu'elle se tenait debout, pieds nus, en chemise, devant une haute porte blanche derrière laquelle se dissimulait quelque chose d'obscur, d'informe, et qu'un désir aigu de l'ouvrir l'avait transpercée.

À ce moment-là, elle eut l'impression qu'au lieu de penser, elle parlait à voix haute. Se reprenant, elle baissa la voix, comme si elle avait appuyé sur la touche son du vieux téléviseur soviétique en noir et blanc de la marque Rekord qui végétait à la campagne depuis déjà une dizaine d'années ; il avait cédé sa place légitime à un appareil nouveau, un Philips d'importation, mais Anna n'avait pas pu s'habituer au serviable étranger. Chaque fois qu'elle passait d'une chaîne à l'autre à l'aide de la télécommande si pratique, elle sentait ses muscles se contracter : elle éprouvait l'envie de se lever, d'avancer de

6. « La Crimée est à nous » (« *Krym nach* »). Cet épisode évoque l'annexion de la Crimée par la Russie en 2014.

deux pas, main tendue, comme au bon vieux temps du Rekord. Elle rêvait parfois que, des profondeurs de l'écran, une autre main surgirait pour se tendre vers elle comme sur l'image d'une revue. Aussi loin qu'elle remontât dans ses souvenirs, Anna revoyait cette image fixée au mur par des punaises métalliques au-dessus du petit meuble déséquilibré que maman continuait à appeler « table de téléphone » en l'honneur de l'appareil de téléphone si muet et immobile qu'il ressemblait à un crapaud. Anna n'allait pas encore à l'école quand le crapaud, son œil rond écarquillé, descendit du petit meuble où il avait trôné si longtemps et déménagea dans l'entrée, où il resta de nouveau figé des années durant : personne ne leur téléphonait.

À la place du crapaud noir, on voyait désormais des chiffres sur la tapisserie. Une nuit, Anna, qui avait entendu des pas dans l'entrée, approcha à pas de loup de la porte de sa chambre et, l'œil collé à la fente, vit maman qui les effaçait avec une gomme (ceux qui étaient tracés au crayon partaient, ceux qui étaient écrits à l'encre résistaient). Au matin, ils avaient disparu, cachés, dissimulés sous l'image que maman avait suspendue plus bas.

Ce même matin, maman l'avait appelée et, montrant du doigt l'image, avait dit : « À gauche, c'est Adam, et à droite, Dieu le Père. »

En ce temps-là, Anna ignorait complètement qui était Adam et, a fortiori, Dieu le Père. Et elle n'avait pas osé demander. De toute façon, sa mère aurait dit en guise de réponse : « Maintenant que tu as mangé et bu, allez, file dans ta chambre. » C'était si elle était de mauvaise humeur. Dans le cas contraire : « Réfléchis, devine toute seule. » Quand Anna, qui allait déjà à l'école, devina enfin, Dieu disparut, il ne resta que le père. Dont Anna savait seulement qu'il était mort peu avant sa naissance. Avec le grade de lieutenant-colonel.

Un jour, maman laissa échapper : « Ton père aimait passer ses vacances en Crimée » – et depuis, c'était comme si ce rêve de son père, la main tendue, s'était enfin réalisé. Anna, les yeux fermés, dissimulait sa joie tiède sous ses paupières, chuchotant : – Je le savais bien... Je savais que tôt ou tard...

Il ne restait qu'à s'étonner que la nouvelle transmise par le gardien Piotr l'ait prise au dépourvu. Alors qu'il y avait eu,

oui, des présages. Pour commencer, au printemps dernier, à la datcha, on avait vu fleurir un cerisier abâtardi qui ne donnait pas de fruits depuis plus de vingt ans. Ce matin-là, Anna était sur le perron, immobile, éperdue d'admiration devant le blanc nuage impalpable quand le petit-fils des voisins, un gamin dans les six ans, s'était écrié de l'autre côté de la palissade :

– Mamie ! Mamie ! Regarde ! On se croirait en Crimée !

On a bien raison de dire que la vérité sort de la bouche des enfants. Si vous ne croyez pas aux proverbes après ça...

D'ailleurs, il y avait eu autre chose, quand, à l'automne, Anna s'était égarée dans la forêt. Pourtant, elle connaissait par cœur tous les sentiers du coin ; mais là, on aurait dit que le diable s'acharnait à la faire tourner en rond jusqu'au moment où elle avait rencontré une femme inconnue venue d'un autre hameau et qu'elles avaient émergé du bois juste devant la gare. Elles avaient discuté en chemin : de la pluie – il n'y en avait pas eu depuis longtemps – et, du coup, ce serait un été sans champignons (Anna avait dit : « Et c'est tant mieux. Un été à champignons est signe de guerre »). Ensuite, du cassis : Anna l'écrasait avec du sucre tandis que la femme le mettait au congélateur (« L'hiver, c'est fou ce que ça peut être bon, du jus de cassis ! ») ; là-dessus, elles étaient passées aux mauvais bolets : ces temps-ci, il en était sorti des tas, avec des chapeaux gris et des spores rosâtres. Les connaisseurs le savaient et ne les ramassaient pas. Anna avait dit : « Les mauvais bolets sont amers. Si on a un doute, il faut passer la langue dessus. » Et la femme avait raconté une histoire qui lui était arrivée, justement en Crimée : « Tous leurs champignons sont sucrés. Bon, donc, je les fais bouillir. Grâce à Dieu, c'est moi qui les ai goûtés, imaginez un peu si ç'avait été les enfants ! J'ai dû en manger deux cuillérées... » Suivirent tous les détails : des coups de poignard dans l'estomac et puis l'impression d'être retournée de fond en comble. Naturellement, Anna lui exprima sa compassion en dépit de ses doutes : Comment ça, sucrés ? Pour sûr, elle n'avait pas passé la langue dessus et, maintenant, elle venait se plaindre...

Anna jeta un coup d'œil sur sa montre et se reprit : « C'est l'heure de travailler et je suis là, assise ! » Elle se leva, se passa

hâtivement la main dans les cheveux ; elle enfila sa blouse satinée en se trompant de manche.

Ancienne professeuse de collège, Anna connaissait l'essentiel de la sagesse pédagogique : qui sème une action récolte une habitude ; qui sème une habitude récolte un caractère ; qui sème un caractère récolte un destin.

Elle avait fait une action en prenant des heures de femme de ménage. Et récolté une habitude immuable : commencer par le bureau du directeur, puis poursuivre en allant du plus au moins important, la comptabilité, le service de la planification, celui des ventes, le couloir. Au bout du couloir, les toilettes, qu'elle nettoyait en dernier lieu. Avant, elle agissait sans réfléchir. Mais maintenant il lui venait à l'esprit une idée des plus pertinentes : si, réellement, le destin lui-même lui tend une main secourable et lui promet de l'aider à regagner ce qu'elle a perdu, n'est-ce pas le moment de lancer un défi au diktat de l'habitude ? *Aller en sens inverse*. Vérifier ce que cela donne. Et si une nouvelle habitude allait engendrer un nouveau caractère ? Fier et hardi, rien à voir avec le sien aujourd'hui...

Toute à cette pensée, Anna laissa l'aspirateur dans le cagibi et, armée d'une brosse dure, s'activa spécialement sous le rebord de la cuvette des W.-C., frota longuement, consciencieusement, comme si elle attendait que de sous le dépôt jaune de rouille profondément incrustée monte la réponse à la grande question de sa vie ratée (à quoi bon se cacher la triste vérité ?) : « Comment en suis-je arrivée là ? »

Sans avoir obtenu de réponse, elle rinça la brosse et s'approcha du miroir ; elle sortit de sa poche un aérosol, recouvrit la surface du miroir du produit pour les vitres à base d'ammoniaque qu'elle jugeait le plus efficace ; saisit un chiffon propre et sec afin d'éliminer les traces blanchâtres... Elle inspira la faible odeur d'ammoniaque et, comme émergeant d'un évanouissement où elle aurait passé toutes les dernières années, elle prit une résolution simple et claire : « Suffit. J'ai assez donné. » Rendant un ultime tribut à une habitude invétérée, elle essuya le miroir et, telle quelle, son chiffon humide à la main, elle se dirigea vers le bureau du directeur. Avec la ferme intention de remplir un formulaire de démission.

La secrétaire du directeur était occupée à parler dans son portable. Debout, Anna attendit patiemment qu'elle termine sa conversation et remarque sa présence. La secrétaire se retourna, la regarda, perplexe, comme si elle s'efforçait de se rappeler qui était cette femme en blouse noire.

Anna sourit d'un air désesparé, comme si, elle non plus, ne se rappelait pas qui elle était et les raisons de sa venue. Et soudain, elle remarqua la corbeille à papier pleine à ras bord. Anna s'était juré de ne pas y faire attention, mais la maudite habitude (jointe à la conscience professionnelle inhérente à son caractère) la poussa à sortir de sa poche un sac plastique noir et, le temps de faire passer de la corbeille dans le sac les papiers à jeter accumulés la veille, elle prit conscience que sa décision irréfléchie mettait en péril le bien-être de sa propre famille. Sans parler du fait que maman ne saurait pour rien au monde approuver une décision aussi précipitée.

Sans interrompre sa conversation animée, la secrétaire recula dans son fauteuil de bureau. Anna sursauta en entendant le crissement des roulettes. Et revint définitivement à elle, avec le net sentiment qu'il y avait littéralement un instant, pas plus, elle se trouvait, pour ainsi dire, au bord de l'abîme. Et ne s'était sauvée que par miracle.

Elle fit signe à la secrétaire qu'elle allait revenir tout de suite, sortit en vitesse du secrétariat en se reprochant d'avoir donné libre cours à ses *désirs transversaux*. Tout ça au lieu d'écouter la voix de la raison. Ou celle de maman. Ce qui, du reste, était la même chose.

Pleine d'un repentir authentique, véritable, elle revint à son cagibi, sortit l'aspirateur dans le couloir mais, au lieu de retourner au secrétariat du directeur, elle ouvrit la porte la plus proche, celle qui portait le panneau « Comptabilité » et se retrouva à l'épicentre d'une altercation furieuse.

– Comment ça, vous ne comprenez pas ? Une transgression pure et simple des lois internationales, voilà ce que c'est ! Vous croyez qu'on va s'en tirer comme ça ? Que ça ne va pas nous retomber sur le nez ?

– Ma chère Viktoria Frantsevna, le nez n'a absolument rien à voir là-dedans. Voyez plutôt les résultats du référendum !

– Ne me faites pas rire ! Dites plutôt du pseudo-référendum !

– Et la sixième flotte ! Et la base américaine de Sébastopol !
Ça aussi, dites-moi, c'est pseudo ?

Anna s'attarda à la porte, tentant de comprendre pour quelle raison ils s'accrochaient de si bon matin, surtout avec de *pareils* coups de gueule. Tonnerre et éclairs. Encore heureux qu'il ne s'agisse pas du directeur, mais de la comptable en chef, Viktoria Frantsevna, et de son adjoint, Vassili, promis à un bel avenir en dépit de son jeune âge.

– Et allez, c'est parti pour un tour ! – Viktoria Frantsevna avait le visage crispé. N'allez surtout pas oublier la junte fasciste !

– Soyez tranquille, je ne l'oublierai pas ! À vous autres, je vous rappellerai tout, tout !

– Je serais curieuse de savoir qui c'est, « nous autres » !

– Qui ? Les libéraux, ceux qui partagent vos idées !

Anna fronça les sourcils. « Encore la politique. Ils n'ont rien de mieux à faire. Au lieu de s'empoigner, ils feraient mieux de travailler. Et de ne pas me gêner ! »

Irritée au possible, elle fit traîner un regard aussi rêche qu'une brosse métallique sur les varices de la comptable : « Et ça veut un référendum ! Espèce de poule mouillée, va ! » Elle mit l'aspirateur en marche à la puissance maximale, promena le large embout sur le sol afin de récupérer les petits morceaux de papier et les minuscules moutons de poussière en même temps que les fragments de dispute qui volaient à travers la pièce.

– Vos lois internationales, je m'en contrefiche !

– Ce ne sont pas les miennes, Vassenka, elles sont universelles !

Anna se dit : « D'où vient toute cette poussière ? Je fais le ménage tous les jours, mais ça ne l'empêche pas de s'accumuler... »

– Je ne comprends pas ! Qu'est-ce que ça veut dire, « universelles » ?

– Eh bien, ça veut dire justement qu'on ne doit pas les violer !

Le doigt sur le bouton de l'aspirateur, Anna ressentit un besoin croissant de dire ce qu'elle pensait. Pas au sujet des bases ou de la flotte américaine, dont elle n'avait que faire. Mais à propos de la transgression.

Si on lui avait demandé : peut-on ou non transgresser les lois ? elle aurait répondu : non. Mais elle se serait dit dans son for intérieur : parfois, on peut. Si la loi va à l'encontre de la justice. La justice est supérieure à la loi. Mais le problème était que personne ne lui posait la question. Pour ceux dont elle faisait le ménage, Anna était invisible, un prolongement de l'aspirateur, des seaux et des chiffons.

Cela dit, aujourd'hui, elle ne voulait penser qu'à des choses positives. Elle avait hâte de rentrer pour annoncer la bonne nouvelle à maman depuis le seuil. Tout émue à cette pensée, Anna termina le ménage, remit l'aspirateur dans le cagibi, étendit les chiffons mouillés sur les radiateurs et sortit en s'efforçant d'ignorer les bribes de la désagréable dispute qui s'étaient agglomérées dans sa tête comme de la poussière sous un radiateur.

Au passage pour piétons, Anna attendit que s'allume le petit homme vert, avança sur la voie carrossable quand, surgie on ne sait d'où, une voiture bondit, lui coupa la route, manquant la renverser ; le drapeau russe tricolore sortit de la vitre passager, la voiture brûla le feu rouge à toute allure.

Anna réussit par miracle à faire un bond en arrière. Elle arrangea sa toque qui lui avait glissé sur le front et oublia au même instant la secrétaire et les chamailleurs enragés. À croire qu'une puissante coulée d'air les avait emportés en même temps que les fragments de dispute dont ne demeurait que le seul et unique mot de « transgression » ; le temps d'arriver au métro, il tourbillonna dans sa tête comme une bille de plastique dans un labyrinthe pour enfants. Il lui fallut descendre sous terre et parcourir au moins deux stations pour que la bille tombe enfin dans son trou. Et Anna découvrit qu'elle n'était pas dans un wagon étouffant, mais dans son propre passé qu'elle croyait oublié depuis longtemps.

À sa grande stupéfaction, tout y était demeuré comme autrefois : les examens de fin d'études, l'affectation, son dépit de ne pas être nommée dans un collège spécialisé en mathématiques comme Michka Verblovski, mais dans *le plus ordinaire* qui soit. Unique lot de consolation : il était à cinq minutes de chez elle. À pied. Foin des transports en commun !

En plus, il apparut bientôt que son statut était précaire. Elle avait hérité du poste de Salomeïa Markovna qui devait

démissionner fin août. Or cette dernière changea d'avis et décréta qu'elle restait. Là-dessus, la directrice convoqua Anna dans son bureau pour lui proposer d'accepter temporairement – « Je dis bien, temporairement » – les petites classes. Certes, elle reconnaissait qu'il y avait là une infraction au Code du travail concernant les droits et obligations d'une jeune spécialiste fraîche émoulue d'un institut pédagogique et officiellement promise à un autre poste. « Mais, Annouchka Petrovna, si vous donnez volontairement votre consentement, je me débrouillerai pour trouver un terrain d'entente avec le RONO⁷. » Puis elle ajouta en la regardant dans les yeux : « Un jour viendra où vous vous retrouverez dans la même situation... – la directrice se mordit les lèvres – je veux dire, à la veille de la retraite, bien que vous... », et elle désigna les lointains d'un geste de la main, comme s'il ne s'agissait pas de temps, mais d'une route sur laquelle la jeune spécialiste qu'était Anna devrait encore cheminer des années et des années. Et, en effet, en ce temps-là, la route semblait longue. Plus exactement, sans fin. Désormais, quand elle regardait en arrière, non.

Autrement dit, son chemin avait commencé par une infraction. Mais cette infraction à laquelle Anna avait consenti volontairement, quoique contrainte et forcée, n'était pas le vrai problème ; deux mois plus tard, début novembre, juste avant les fêtes (dans un collège, la vie des secrets est brève !), il s'avéra que Salomeïa avait quitté son poste non pas pour raisons personnelles, mais à cause de son gendre et de sa fille : en août ou en septembre, ils avaient déposé une demande de permis de séjour définitif en Israël, mais au lieu de continuer tranquillement à travailler, « figurez-vous qu'ils avaient jugé bon de démissionner et que, maintenant, ils vivaient aux crochets de leur mère ». C'est en ces termes compatissants que Zinaïda Vassilievna, prof de chimie, à qui Salomeïa, qui la tenait pour sa meilleure amie, s'était ouverte de ses problèmes familiaux, avait éventé cette confiance auprès de l'équipe enseignante. Cette même Zinaïda avait expliqué à Anna que, *d'un point de vue objectif*, elle s'était vue privée de son poste légitime, non point pour venir en aide à une femme âgée en difficulté, mais pour les beaux yeux de tire-au-flanc inconnus, de parasites.

7. Rectorat.

Anna n'y avait pas pensé toute seule, mais après ces éclaircissements, elle envisagea les choses autrement : elle faisait les frais d'une lamentable histoire parce que la directrice et Salomeïa Markovna avaient toutes deux profité de sa jeunesse et de son inexpérience. D'autre part, elle n'allait tout de même pas courir demander justice au RONO !

D'autant que, de façon inattendue, le travail avec les petites classes lui avait plu. Elle s'était attachée aux enfants, travaillait honnêtement, en faisant don d'elle-même, comme on disait en ces années, et, même plus tard, quand Salomeïa Markovna démissionna enfin pour partir en Israël avec les siens, Anna n'abandonna pas « ses petits débutants » et les accompagna jusqu'en seconde, alors qu'à sa place une autre aurait fait valoir ses droits légitimes. Les enseignants spécialisés avaient moins d'heures, leur traitement n'avait rien à voir, en plus, comme prof principal, on touchait un complément de salaire, pas énorme, mais c'était toujours ça de pris. Néanmoins, Anna ne mit pas son intérêt personnel au-dessus du bien commun et resta où elle était.

D'ailleurs, elle ne vit pas passer ces quatre années. À la différence de Valentina Dmitrievna, la directrice, qui remarqua tout et, principalement, l'intégrité d'Anna. Elle l'en « remercia » au fil des ans en la gratifiant d'un bon emploi du temps, sans « trous » et, tout simplement, de prévenances amicales, comme pour persuader Anna que, même si la justice n'était pas immédiate, elle finissait toujours par être rendue.

Il y avait un autre domaine, plus délicat, celui-là, dans lequel la directrice l'avait toujours soutenue. Quand Anna se retrouva, comme on disait, vieille fille (« Ne me faites pas rire avec votre âge ! ») et que, plus tard, à trente-cinq ans sonnés, elle eut un enfant sans être mariée, Valentina Dmitrievna ne lui posa pas de questions déplacées, elle se contenta de l'enlacer en disant : « Annouchka, vous êtes une femme heureuse... Si vous saviez comme moi, je regrette ! En mon temps, je ne m'y suis pas décidée : les gens, la direction, les collègues... » – en sous-entendant qu'autrefois on regardait de travers les mères célibataires. Autrefois, mais plus maintenant.

La directrice aimait sans conteste les enfants. Anna aussi. Tous, sans aucune distinction (la justice envers chaque enfant est la base et le fondement de toute action pédagogique). Mais

dès qu'elle eut mis au monde son Pavlik, elle comprit qu'aucun amour professoral ne pouvait se comparer à *ce* sentiment dévorant, qui vous tenait nuit et jour en alerte, vous prenait à la gorge et qu'elle aurait dénommé « amour maternel » si elle n'avait eu devant les yeux un autre exemple, celui de sa propre mère.

Anna n'avait jamais pu se faire à l'espèce d'aliénation qui déferlait parfois sur sa mère. Des yeux froids, comme immobilisés ; une veine – la jugulaire, semblait-il –, qui gonflait à son cou. Anna savait ce qui allait suivre. Les jours ordinaires, maman mâchait et remâchait la nourriture avec application et c'est avec la même application qu'elle allait remâchant les détails de la vie de gens inconnus d'Anna : qui avait épousé qui ou avait divorcé de qui, en subtilisant, aux termes de la liquidation de la communauté, la surface habitable de son ex-conjoint ; ce *quelqu'un* n'avait d'ailleurs pas attendu pour faire preuve de roublardise et d'abjection. En grandissant au milieu des fantômes que maman puisait dans ses souvenirs d'avant-guerre, Anna devina peu à peu que ces terribles explosions ne s'expliquaient pas par son indocilité à elle, sa propension à n'en faire qu'à sa tête ou, pire, sa paresse. Sa mère était une sorte d'aimant vivant qui attirait les mauvaises personnes.

Peut-être était-ce pour la contrer : Anna, même si elle remarquait parmi ses relations quelque chose de peu reluisant, préférerait les peindre de couleurs avantageuses, comme si elle avait tiré la couverture de la justice du côté opposé à celui de sa mère. Pour Anna, l'homme ne se résumait pas à son comportement et à ses actes, fussent-ils mauvais.

Voix contre voix, c'était là une façon sûre de mettre un terme à ces prophéties de malheur. Sa mère écoutait Anna avec un ricanement caustique. Mais à son cou, la veine s'estompait progressivement jusqu'à disparaître complètement sous la peau. Jusqu'à la fois suivante, où sa mère, comme si elle s'était cognée à quelque chose, ferait remonter ses fantômes des profondeurs de sa mémoire, puis énumérerait et soupèserait leurs honteux faits et gestes, raffermissant sa chair décrépite par des preuves morales de ce qu'ils n'avaient pas volé leur destin.

Avec le temps, ces périodes de recours aux fantômes se prolongeaient. Au moment où Anna termina ses études secondaires, leur orbite englobait, en plus des morts, des vivants inconnus de maman. Elle ne pouvait donc compter sur sa mémoire pour en parler, mais cela ne l'arrêtait pas. Depuis, comme si elle avait confondu aspect extérieur et profil moral, maman se fiait à ses yeux : pour satisfaire son tempérament malveillant, elle recrutait désormais ses ennemis sur l'écran du téléviseur (c'était encore le vieux Rekord soviétique). Anna, quand elle revenait de l'institut, ne s'étonnait plus de questions qui auraient pu paraître étranges à d'autres : « Comment elle s'appelle, déjà, cette naine ? » Si Anna tentait de répondre : « Pourquoi, tout de suite, naine ? Elle est simplement de petite taille... » –, sa mère lui coupait la parole en croassant, tel un oiseau de mauvais augure : « Une naine, une naine, je te dis. Et, en plus, elle a un long nez. »

Elle se concentrait sur le physique d'un acteur ou d'une actrice dont elle ne se rappelait absolument pas le nom, mais ne pouvant laisser les choses *en l'état*, elle avait contracté l'étrange habitude d'errer de pièce en pièce, sourcils froncés, mordant ses lèvres sèches que l'on eût dites découpées dans du parchemin. Anna, qui avait bien dû se jurer cent fois de se taire, n'y tenant plus, finissait par demander : « Et ta naine, elle a joué dans quoi ? » Et sa mère, à qui, en l'occurrence, la mémoire ne faisait pas défaut, commençait à énumérer des titres de films. Au troisième ou quatrième, le nom lui revenait et, tranquillement, elle continuait à vivre et à régner comme si de rien n'était.

Le malheur, c'était que chaque épisode de ce genre laissait une trace mauvaise dans la mémoire d'Anna. Désormais, quand elle apercevait à l'écran cette fameuse actrice, elle ne voyait pas le talent de son jeu ni même ses qualités féminines, réelles ou supposées, mais son malheureux nez trop long, comme si sa mère, pour pallier les défauts de sa propre mémoire, avait déplacé le point focal de la vision d'Anna. De bon il était devenu mauvais.

Lorsque le nouveau Philips s'installa dans la maison, Anna eut vraiment peur qu'avec ses dix chaînes ou plus, débitant des séries mexicaines à l'infini, il ne fasse définitivement perdre à sa mère tout contact avec la réalité. Mais, au contraire, il eut le pouvoir de la calmer.

Par ailleurs, il apparut bientôt que les passions latino-américaines n'y étaient pour rien et que la faute en revenait à une cataracte progressive ; dans un premier temps, expliqua le médecin à Anna, cette maladie obscurcit les couleurs, tout en rétrécissant le champ de vision ; avec les années, et en l'absence de mesures adéquates, elle pouvait conduire à la cécité complète. La mesure qu'il préconisait n'était autre qu'une opération à l'institut d'ophtalmologie. « Certes, c'est loin d'être un plaisir gratuit, mais je crois que c'est dans vos moyens. » Anna était prête à prendre les moyens, plus exactement, à prendre sa ceinture pour la serrer, mais sa mère refusa catégoriquement : se faire taillader les yeux au couteau ? On n'avait jamais vu ça !

– Voyons, il n'est pas question de couteau... Ils vont l'attraper avec une minuscule pince et ils l'enlèveront comme un petit bout d'écorce sec...

– Je les connais, leurs pincettes ! Laisse-moi tranquille. Dégage !

Comme si elle espérait que son entêtement et sa volonté inflexible couvriraient de honte la progression de la maladie, sa mère s'asseyait devant la télévision, mais, à la voir tendre une oreille attentive, les yeux fixés sur un point, Anna comprit que le moment de la cécité était advenu.

Elle crut d'abord que c'était une question de mois. Toutefois, le monde mettait longtemps à s'éteindre dans les yeux de maman qui avait réussi à s'adapter à ce nouvel univers privé de lumière. Elle errait dans l'appartement les bras écartés. Mieux, elle agitait les doigts comme pour tâter l'espace de l'appartement où elle était emprisonnée tel un oiseau en cage.

Pour Anna, ces bras écartés mettaient un point d'orgue à l'image d'un oiseau, et pourtant elle resta stupéfaite quand Natalia, sa collègue, professeure de langue et de littérature russes qu'il lui arrivait d'inviter pour parler du collègue et tout simplement bavarder, suivant sa mère du regard, et confondant cécité et surdité, s'était écriée assez fort : « Ta maman a l'air d'un oiseau aux ailes brisées. »

Anna faillit lui demander pourquoi « brisées » ? Mais, n'entendant pas sa mère approcher, elle s'abstint d'une conversation dangereuse.